



Vénus beauté (Institut)

de Tonie Marshall

Fiche technique

France - 1999 - 1h45

Couleur

Réalisation et scénario :

Tonie Marshall

Montage :

Jacques Comets

Image :

Gérard De Battista



Audrey Tautou (Marie) et Nathalie Baye (Angèle)

Interprètes :

Nathalie Baye

(Angèle)

Bulle Ogier

(Nadine)

Samuel Le Bihan

(Antoine)

Jacques Bonnaffé

(Jacques)

Mathilde Seigner

(Samantha)

Audrey Tautou

(Marie)

Robert Hossein

(l'aviateur)

Résumé

Vénus beauté est un institut de beauté de quartier. On y prodigue des soins, des conseils, on y écoute les douleurs passagères ou profondes des clientes, on y accueille aussi quelques clients. On y vend des crèmes, des élixirs, de la relaxation, du faux soleil, des maquillages et, quelle que soit la raison pour laquelle on vient, on y trouve un peu d'espoir et de croyance en la beauté éternelle. Dans ce sanctuaire consacré à la beauté, Nadine, la patronne, dirige son commerce et emploie trois filles, trois esthéticiennes: Samantha, Marie, et Angèle....

Critique

Du premier au dernier plan, **Vénus beauté (Institut)** semble filer la métaphore. La métaphore du cinéma de quartier, de la dernière séance. La nuit est tombée, il fait froid, la rue serait hostile sans ce néon bleu sur fond rose qui l'illumine, sans cette vitrine écran qui aimante le regard. Une heure et demie plus tard, l'écran est toujours rose, la neige tombe, il y a de l'euphorie dans l'air. On a vécu en intimité, en connivence avec quelques congénères, on en est tout ragaillard.

Bien sûr, **Vénus beauté (Institut)** n'est pas une métaphore mais un film, le quatrième de Tonie Marshall. Le néon bleu n'est pas celui d'un cinéma mais, comme son nom l'indique, celui d'un institut de beauté à clientèle féminine. Pour réaliste qu'il soit, voire franchement prosaïque, cet ancrage dans la «vraie vie» n'en contient pas moins sa part de romanesque : dans cette boutique au coin de la rue comme l'aurait aimée Lubitsch, on vit, on rit, on

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ARC

souffre, on aime, et il se pourrait même qu'on tue par amour.

Un lieu n'existe que par ceux qui l'habitent. Nadine (Bulle Ogier), la patronne, est à l'image de son salon bonbonnière. Passé la petite musique carillonnante de la porte d'entrée, sa voix aérienne est une promesse de douceur, un rêve ouaté d'éternité. Nadine est une poétesse de la peau. Elle en parle comme d'une belle endormie qui «vient d'entrer dans l'hiver», à qui on va redonner, avec un peeling approprié, «un peu de sa mémoire».

Nadine a ses filles, des filles en rose, des filles qu'elle aimerait à son image: sucrée. Avec Angèle (Nathalie Baye), elle tient la perle. Angèle aussi est poétesse lorsqu'elle applique un concentré anti-âge à une cliente au bord de la crise d'angoisse : «Vous allez voir des petites bulles de lumières bleues et blanches comme au planétarium.» On ne saurait en dire autant de Samantha (Mathilde Seigner), plutôt du genre desalé, ni de la trop jeune et trop innocente Marie (Audrey Tautou), qui prend un air béat lorsqu'un égaré lui demande si la maison «fait les finitions».

Entre Nadine et ses filles en rose, le ballet des clientes, des habituées pour la plupart : il y a celle qui s'inflige tout ce que son homme lui programme, celle qui se balade toujours toute nue et se crame aux UV (« J'ai une peau de rhinocéros»), celle qui mène une lutte à mort contre ses taches sur les mains et qui se trouve tellement séduisante : «Ma fille est beaucoup plus terne, mes petits-enfants sont très neutres»; on le voit, la palette est d'une belle diversité. **Vénus beauté (Institut)** comporte un versant ethnographique des plus réjouissants, avec de la férocité, certes, et surtout pas mal de tendresse et beaucoup d'humour.

Mais Tonie Marshall ne fait pas dans la sociologie de bazar. Si elle aime flirter avec l'intime, avec les métiers qui touchent à la vie privée -Anémone était détective dans **Pas très catholique-**, c'est pour être au plus près de ses personnages, détecter les failles, les fêlures, les incertitudes. Et la solitude,

qu'on ne soupçonne pas forcément. Justement, où sont les hommes ? Nulle part et partout, bien sûr, flottant dans le non-dit de ce palais des apparences; il y en a tout de même qui s'aventurent sur le seuil du salon. Comme toujours, chez Tonie Marshall, ce sont eux, les hommes, qui tirent l'histoire vers le passé, lui donnent son épaisseur psychologique. Car ce passé est très lourd. Et parfois mystérieux. C'est celui de l'«aviateur» (Robert Hossein), qui rôde autour de la candide Marie, la seule à connaître son histoire tragi-comique de gueule cassée.

C'est surtout celui de Jacques (Jacques Bonnaffé), une autre gueule cassée, joliment balafre : ça y est, on est au coeur de l'histoire, c'est à cause de lui, -elle l'aimait trop, il l'avait trompée, elle avait tiré sur lui- qu'Angèle-Nathalie Baye, aujourd'hui, se protège de l'amour. Et surtout de l'amour fou, lorsqu'il émane d'un inconnu (Samuel Le Bihan) qui a accroché son visage dans la rue et qui ne lâche plus Angèle d'une semelle.

Reprenons alors le fil de **Vénus beauté (Institut)** depuis le début : non pas l'histoire ethno-psy, etc..., d'un institut de beauté, mais une sorte de mélodrame burlesque, l'histoire d'une fille qui ne veut plus aimer, s'invente des aventures sans risques et se barricade derrière des axiomes définitifs - «L'amour ; c'est un moyen comme un autre de priver quelqu'un de sa liberté» - que tout, dans son comportement, vient démentir. (...)

Vincent Remy

Télérama n°2560 - 3 février 1999

Le film commence par un léger travelling-arrière : un plan fixe sur Nathalie Baye habillée d'une blouse rose, seule derrière une vitrine bariolée éclairée par des néons : l'institut "Vénus beauté". Le soir tombe sur un quartier de Paris. La caméra recule lentement, sort pour ainsi dire de la vitrine pour embrasser la rue sombre et son trafic. Par ce simple mouvement d'appareil, discret, à peine perceptible, un micro-monde s'élargit sous

nos yeux, laissant place à un autre, plus vaste, qui s'y superpose. Derrière la vitrine lumineuse, un univers exclusivement féminin. Dehors, c'est la nuit froide des passions anonymes et des désillusions. Ce micro-monde de **Vénus beauté** ressemble à un aquarium. Il appartient à celles qui y travaillent, et à celles qui le fréquentent. C'est un monde d'artifice, *cosmétique*, un monde des apparences et des futilités graves: tout y est affaire de peau, de Rimmel, de soins, d'hygiène, de massages. On se refait une beauté, on se refait une peau... Les femmes acceptent d'y souffrir (voir la scène assez angoissante du début, avec Claire Denis), ou bien s'y sentent à l'aise (Claire Nebout, folle de son corps, venant régulièrement se faire bronzer à coups d'UV).

«Je travaille dans l'esthétique», dira plus tard Angèle -le prénom du personnage que joue avec une incroyable détermination, une sensibilité dure et fragile, à fleur de peau, Nathalie Baye. *Travailler dans l'esthétique*, : le film de Tonie Marshall joue bien sur les mots, car on y voit en effet l'esthétique du travail... Il n'entre pas dans son propos de dénoncer on ne sait quelles illusions ou chimères dont les femmes seraient friandes et victimes pour masquer leur vérité. Son propos au contraire est de saisir ce que ce jeu de mensonge renferme de vérité vraie, secrète, sensible, même si parfois douloureuse.

Dans ce monde-là, les hommes ont droit à quelques apparitions, mais la règle tacite consiste à les laisser au-dehors. Ce sont des étrangers qui regardent à travers la vitre, ou alors font le pied de grue sur le trottoir d'en face, guettant l'une ou l'autre des filles qui travaillent à **Vénus beauté**. Le seul qui ose y pénétrer, c'est celui que les filles surnomment "l'aviateur", figure de père-amant légèrement décatie et désuète. Robert Hossein incarne ce vieux-beau, séduisant fantôme. Mais Hossein n'a plus la fameuse balafre qui avait fait de lui, naguère, aux yeux de tant de jeunes filles, le héros adoré de la série des *Angélique*. On apprendra par Marie (Audrey Tautou), la plus jeune donc la

plus ingénue des filles de **Vénus beauté**, que ce veuf énigmatique s'est fait greffer sur le visage, par amour et pour rester jeune, la peau des fesses de sa défunte femme. An cinéma, les hommes (et les acteurs) aussi peuvent avoir recours à la chirurgie esthétique, pour recouvrir les cicatrices du temps. La cicatrice invisible ou «masquée» de Hossein, dans le film de Tonie Marshall, un autre homme la porte en plein milieu du visage, c'est Jacques, l'ancien compagnon d'Angèle (Jacques Bonnaffé). Entre eux tout est dans le non-dit, mais on sait bien qu'Angèle est l'auteur de ce «crime» conjugal. Tout cela appartient au passé, à ces traces douloureuses du temps, à ces amours finies et castrées qui font qu'Angèle ne croit plus vraiment à l'amour. Cette métaphore de la cicatrice et du masque donne au film de Tonie Marshall sa véritable profondeur et sa beauté un peu triste, au-delà des apparences les plus triviales. Au fond, l'on pourrait dire que ce que les hommes portent sur le visage de drame ou de malheur, les femmes l'ont dans leur cœur, dans leur chair, ou sous leur peau. C'est justement pour cela qu'elles fréquentent «Vénus beauté», pour se refaire une beauté en résistant au temps.

Une petite musique, une sorte de *jingle*, nous fait passer du huis-clos de l'institut, à celui plus vaste de la rue, au monde des passions et des rencontres hasardeuses. Entre ces deux mondes, il y a un sas. Chaque fois que la porte s'ouvre, la petite musique se fait entendre, signalétique discrète de ce passage d'un monde à l'autre. **Vénus beauté (Institut)** fonctionne souvent sur le mode de la saynète, menée par un dialogue vif, très cru, mélange subtil de trivialité et d'élégance, domaine où Tonie Marshall confirme son talent. Le dialogue imprime au film son rythme, alternance de gaieté et de mélancolie. Quant à la mise en scène, elle fonctionne sur le dedans-dehors. Dedans, les femmes masquent leurs rides et tentent de combattre leurs angoisses liées au temps et à la mort au travail. Elles parlent un langage codé, mélange d'intimité et de stéréotypes liés à la culture cos-

métique. Par exemple, cette très belle scène, magique comme chez Demy, où Edith Scob parle de la beauté avec une incroyable grâce, un souverain détachement, tandis qu'Angèle s'occupe de lui bander les mains. Dehors, c'est une autre affaire; les femmes prennent des coups, en donnent aussi, à ceux qui les agressent, les ignorent, ou ne savent plus comment les aimer. Que l'on soit dedans ou dehors, les mots ne sont plus les mêmes. Dedans, Madame Nadine (magnifique patronne de «Vénus beauté», tenant sur un mode poétique et lunaire les propos les plus prosaïques : Bulle Ogier est souveraine) donne des leçons de maintien et de convenance : il faut apprendre sa leçon, savoir recevoir les clientes, offrir le café, vanter les mérites d'une crème rajeunissante ou d'un produit relaxant. Bref, *prôner l'artifice* pour entretenir le plus longtemps possible les apparences de la beauté. Mais c'est dans cet art du faux que les femmes révèlent leur vérité, leur inquiétante et souvent douloureuse vérité. Dehors, c'est donc chacun pour soi. Dans une des toutes premières scènes du film, Angèle se fait larguer sur un quai de gare par un brun bellâtre, son amant de trois jours. C'est une scène de ménage, très écrite, légèrement caricaturale, juste de quoi offrir à Angèle la «scène» qui lui permet d'exister d'emblée comme personnage. Angèle aura sa scène, c'est le ménage qui lui «manque»... Elle est laissée en plan, avec sa quarantaine énergique qui fait un peu peur aux hommes, et son verbe assez cru qui lui donne la force d'affronter la solitude. Les hommes sont de passage, difficiles à retenir. Antoine (Samuel Le Bihan) assiste à cette scène à la gare. Un peu Boudu, c'est un romantique qui croit encore à l'amour fou et aux mots pour le dire. Il fait même le pied de grue devant la vitrine de «Vénus beauté», sur le trottoir d'en face. L'amour est son idée fixe, son obsession, un point de désir incontrôlable ; il peut tout sacrifier pour Angèle, sans savoir vraiment ce qui l'attend. A force de lui dire qu'il l'aime, il lui fait du bien en lui faisant croire au miracle. Mais

Antoine n'est qu'une apparition, l'homme ne fait pas le poids... La petite Marie, elle aussi, croit au conte de fée en se laissant entraîner par «l'aviateur» dans un rituel amoureux, comme dans le cinéma poétique ou féerique d'autrefois. Tonie Marshall parle des femmes, du monde des femmes, du corps des femmes et du langage des femmes, de leur demande d'amour, sans revendiquer une vision féministe ou militante du monde. **Vénus beauté (Institut)** ne «revendique» rien, car ce que les femmes veulent, elles l'obtiennent. Voir comment Angèle accoste avec une audace folle n'importe quel homme dans un self. On va chez toi ? à l'hôtel? Ou dans la voiture, c'est plus commode... La douleur ou le manque d'amour ne sont pas uniquement saisis dans l'instant, ils sont dans la fuite du temps, dans cette idée que le temps joue contre elles. Comment rester jeune -en se lavant tous les matins à l'eau froide, comme le fait Angèle ?- comment garder foi dans l'amour, comment faire pour que les hommes comprennent mieux les femmes sans les trahir ? C'est ce que dit Tonie Marshall dans son meilleur film à ce jour, dans une tonalité de couleurs et de sentiments très personnelle. Elle parvient à capter l'instant vrai, le sentiment à vif, tout en montrant, sous la peau des images et à travers *«des petites bulles de lumière bleue et blanche, comme au planétarium»*, ces vérités profondes qui deviennent trop souvent des cicatrices.

Serge Toubiana

Cahiers du Cinéma n°532 - février1999

La réalisatrice

Elle a offert un de ses plus beaux rôles à Anémone dans **Pas très catholique** et vient de faire le même cadeau à Nathalie Baye avec **Vénus Beauté (Institut)**. Il serait hâtif de la ranger pour autant dans la case «femmes qui écrivent pour les femmes». Son prochain projet est une histoire d'hommes... *«qui*

ont souffert par une femme» ! En quatre films comme réalisatrice, Tonie Marshall a fait le portrait, à fort jolis traits, d'une ribambelle d'adultes «*mélangés d'enfance*» qui se posent encore et toujours la question de grandir, alors que, pour eux, est venu le temps d'apprendre à vieillir.

Tonie Marshall est une drôle de bonne femme. Inclassable comme ses films. Entre gravité et légèreté, on hésite à trancher. Est-elle une rigolote aux accents tristes ou une tragique grimée en clown ? A une remarque sur la drôlerie irrésistible de son dernier film, elle s'exclame : «*Ah bon ! pour tous c'est une comédie-comédie ? Je suis ravie, si c'est le cas. Mais moi, je l'avoue, je ne sais pas bien. Il y a quand même beaucoup de douleur là-dedans, non ? J'ai juste la sensation de rendre les personnages en meilleur état à la fin qu'au début !*»

Vive, mince, blonde, elle parle vite en grignotant des olives et en fumant des cigarettes à l'eucalyptus dans un café chic de la Bastille, son quartier. Enfant, elle voyait sa mère, Micheline Presle, «*tourner des films et être invitée partout*» : elle trouvait que la vie d'actrice était «*épatante*». Elle s'y est donc lancée. On l'a repérée chez Jean-Michel Ribes à la télévision (*Merci Bernard ?*), au cinéma dans **Beau temps mais orageux en fin de journée**, de Gérard Frot-Coutaz, ou, plus récemment, dans **Pour rire !** de Lucas Belvaux. Une «*carrière*» un peu à part. Elle en convient : «*J'ai surtout travaillé avec les copains. Mais gagner sa vie en étant acteur, ça veut dire, souvent, accepter des rôles qui vous plaisent moins et finir par donner de vous une image qui ressemble à n'importe quoi. J'ai eu la chance d'avoir une voix qui plaise et d'enregistrer des publicités pour la radio. Ça m'a permis de patienter entre deux rôles. Et, un jour, de me mettre à écrire.*» Une histoire née de reminiscences autobiographiques tournant autour d'un père absent la taraude. Elle l'écrit en compagnie de Sylvie Granotier. Tout va alors exceptionnellement vite pour la débutante.

(...) Quatre ans plus tard, **Pas très catholique** est une vraie réussite. Anémone y est Maxime, détective privé et femme libre qui a laissé derrière elle une vie rangée et renoue avec son passé - un mari homme d'affaires sans vergogne et un fils de 17 ans qu'elle n'a pas vu grandir, prenant la mesure de la force des sentiments et du temps qui passe. Deux ans plus tard, **Enfants de salaud** brasse les mêmes thèmes, malmenant les liens du sang, dessinant des personnages qui ont manqué d'un père toute leur vie et le découvrent, sur le tard, en ogre monstrueux accusé d'un crime. «*Je pars des personnages, mais, pour les mener d'un point à un autre, j'ai toujours eu besoin d'un prétexte un peu policier. Après Enfants de salaud, je voulais en finir avec ça.*» Le point de départ de **Vénus Beauté (Institut)**, c'est une boutique, (...) dans laquelle Tonie Marshall a aperçu, un soir, une vendeuse en blouse rose.

(...) «*Pour moi, c'était un lieu très mystérieux : on y entre et on s'abandonne à un "soin" qui consiste à vous masser, vous caresser, vous toucher... Dans le cocon de la cabine, j'ai entendu des bribes de conversations échappées des cabines voisines. J'ai été touchée par le caractère profondément intime de ce que les femmes peuvent raconter dans ces endroits.*». S'y est ajouté le désir qu'elle avait de retravailler avec Nathalie Baye, après **Enfants de salaud**, et d'utiliser, «*sa beauté plus éclatante que jamais, sa plénitude, son appétit*» dans un personnage de femme qui aurait du mal à «*se rendre à l'amour, à s'abandonner à nouveau dans les bras d'un homme*».

Elle écrit une histoire à plusieurs voix où il est beaucoup question - une fois encore - du temps qui passe irréparablement et de la quête sans issue d'une éternelle jeunesse. «*Moi, dans ma tête, j'ai 35 ans ! Il se trouve qu'en réalité j'en ai douze de plus. Lorsque je me vois dans un miroir, je dois me rendre à l'évidence. Mais je connais beaucoup de femmes - et même d'hommes - qui ont ce sentiment. Comme si le rapport au temps se détraquait. En même temps, je suis luci-*

de. Simplement, vieillir n'est pas pour moi un événement "injuste". Plutôt... invraisemblable !»

Aujourd'hui, Tonie Marshall a bien l'intention de continuer à jouer («*Ça pose des colles tout le temps, c'est passionnant*») et à écrire («*Les personnages sont des passeurs d'humanité*»). Si Jean Cocteau disait qu'un artiste doit savoir «*chanter dans son arbre généalogique*», elle semble en avoir fini, du moins, en ce qui concerne son père. «*Plus personne ne sait aujourd'hui qui était Bill Marshall. Seules quelques vieilles dames se souviennent vaguement de l'acteur américain qui avait épousé Michèle Morgan et Micheline Presle et pointent leur index vers moi en disant : "De laquelle êtes-vous la fille?"*»

Dans **Venus beauté (Institut)**, comme dans les précédents films de Tonie Marshall, sa mère passe, drôle, élégante et souveraine, «*en participation amicale*». La réalisatrice regrette de n'avoir offert à Micheline Presle qu'une petite scène (formidable, aux côtés d'Emmanuelle Riva) et elle ajoute en souriant : «*Il faudra qu'un jour j'écrive l'histoire d'une mère et de sa fille. C'est un lien très beau, très profond, très compliqué...*»

Isabelle Danel

Télérama n°2560 - 3 février 1999

Filmographie

Pentimento	1990
Pas très catholique	1994
Enfants de salaud	1996
Vénus beauté (Institut)	1999

Documents disponibles au France

Télérama n°2560 - 3 février 1999
Positif n°456 - février 1999
La Gazette Utopia n°191